

# Décryptage

## Les raies et damiers de Malick Sidibé

Pascale Zimmermann  
@zimmermannndg

**D**ans le minuscule studio de Malick Sidibé à Bamako, chacun pose sur un fond noir et blanc de lignes et de damiers. Les huit finalistes d'un concours de chant contre le sida organisé au Mali sont là, natifs de Mopti, Kidal ou Tombouctou. Venue de Genève, l'instigatrice de la compétition se laisse, elle aussi, capter par l'œil du magistral photographe malien, le premier artiste africain à avoir été honoré d'un Lion d'or à la Biennale de Venise, en 2007.

«Malick Sidibé est arrivé dans ma vie comme une étoile filante», se souvient Monique Barbier-Mueller. Confortablement installée dans le patio de «son» musée de la Vieille-Ville, elle raconte les chaises en nylon tressé alignées sur la rue devant l'échoppe du photographe, l'arrière-boutique habitée d'une centaine d'appareils posés sur des étagères, le chevalet sur lequel les tirages attendaient l'arrivée de leurs propriétaires. «Cet homme était d'une grande finesse, il avait beaucoup d'intuition. Nous n'avons jamais parlé photo ensemble: il savait que cela ne m'intéressait pas. Pour moi, c'est l'appareil qui fait tout le travail»

### Une chanson qui passe à la radio

Alarmée des piètres efforts de prévention du sida engagés auprès des femmes maliennes, Monique Barbier-Mueller décide, en 2005, de promouvoir une joute vocale sur ce thème. Des sélections ont lieu dans huit villes du pays, où chaque artiste s'exprime dans sa langue. «Une petite mélodie diffusée souvent à la radio, qui trotte ensuite dans la tête des gens, me paraissait un bon moyen de faire passer le message», commente-t-elle aujourd'hui. Deux ans plus tard, Malick Sidibé convie les concurrents chez lui pour leur tirer le portrait. Ce sont ces images, inédites, prêtées par leur propriétaire, André Magnin, qui sont exposées au Musée Barbier-Mueller, ainsi que celles de la marraine du tournoi. Des iPad permettent au visiteur curieux d'écouter les chansons en compétition, traduites en français sur des cartels. La scénographe Nicole Gérard a reconstitué le studio de Sidibé à Ba-



mako, dans lequel les visiteurs sont invités à se faire immortaliser. Sur fond de zébrures et d'échiquier, évidemment.

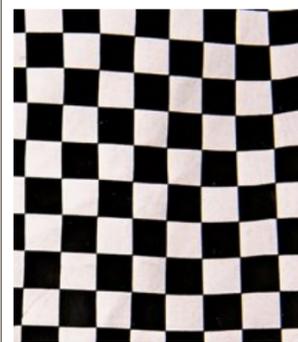
Le sous-sol du musée montre également d'autres tirages du photographe, qui relatent les fêtes joyeuses d'une jeunesse malienne découvrant, à la fin des années 50, le twist, les Beatles et les pattes d'éph'. «Malick Sidibé, qui dessinait très bien, avait décoré la vitrine de Gégé la Pellicule à sa demande. Celui-ci photographiait les réceptions des expatriés de Bamako; Malick lui a proposé de faire de même lors des soirées des jeunes locaux, si Gégé voulait bien lui prêter

un appareil», raconte Laurence Mattet, directrice du Musée Barbier-Mueller. «Ces clichés respirent la joie de vivre, la liberté; c'est ce que l'artiste voulait montrer de son pays.» En 1958, Malick Sidibé reprend la boutique de son patron et y travaille jusqu'à la fin de sa vie, en 2016. Son fils a pris sa succession.

«Sous l'œil de Malick Sidibé et un chant contre le sida» Jusqu'au 12 janvier 2020, Musée Barbier-Mueller, rue Jean-Calvin 10. Ouvert tous les jours de 11 h à 17 h



«J'ai des cheveux difficiles. À peine descendue de l'avion, bien coiffée, je me précipitais donc chez Malick Sidibé pour la photo!» L'artiste faisait de Monique Barbier-Mueller un ou deux clichés, jamais plus, qu'elle ramenait en Europe pour les tirages. «Les lunettes, c'était peut-être pour cacher mes yeux bleus. On m'a dit une fois qu'au Mali, on ne les aime pas. Ils n'expriment rien et semblent morts.»



«En plaçant ses sujets dans un espace habillé de toiles à carreaux ou à rayures noires et blanches, le photographe fait ressortir puissamment leur personnalité. On dirait des modèles découpés, comme dans ces théâtres de papier pour enfants. «Ces raies et ces carrés, quel choc!» déclare Monique Barbier-Mueller.

Lorsque Monique Barbier-Mueller se rend au Mali pour la première fois, elle cherche ces boucles d'oreilles peules en or torsadé et martelé. Leur fragilité les rend introuvables. Elle les fera fabriquer en 1988, jurant de ne jamais les quitter.



Le modèle porte une robe blanche traditionnelle, ornée de broderies de Djenné faites à la main. Les fines bandes de coton de 2 mètres de long sont assemblées jusqu'à obtenir l'ampleur voulue. «Le blanc, au Mali, c'est l'élégance. Ces robes sont beaucoup plus chics que ce qu'on voit chez Dior.»

### Le dessin par Herrmann

DÈS DEMAIN, MAUDET A DROIT À UNE RENTE À VIE



### Il y a 50 ans dans «La Tribune»

## Marié à la terre

La dégradation de notre planète préoccupait déjà ceux qui concoctaient jour après jour «La Tribune de Genève» en 1969. Les éditions des 28 et 29 juin proposaient un article au titre suggestif: «Rançon de nos richesses matérielles: la destruction de la nature et du charme de ce qui nous entoure».

C'était la deuxième partie d'une longue étude fournie par le microbiologiste américain d'origine française René Dubos (1901-1982), professeur à l'Université privée Rockefeller de New York. On y trouve des constatations dont la pertinence s'impose avec force cinquante ans plus tard.

«Puisque le milieu, tel qu'il se présente aujourd'hui, est en majeure partie une création de l'homme et influe, à son tour, sur l'évolution des sociétés humaines, la recherche de la qualité du milieu ne doit pas tellement être axée sur la préservation de l'état naturel que sur les effets que ce milieu

aura sur l'avenir de la civilisation. De ce point de vue, la situation paraît bien sombre dans la plupart des régions du monde. Partout, les sociétés semblent prêtes à accepter la laideur pourvu que leurs richesses économiques augmentent. Qu'ils soient naturels ou qu'ils aient subi l'influence de l'homme, seuls les paysages qui n'offrent pas de possibilité d'exploitation industrielle et économique conservent leur beauté. [...] Bientôt, toutes les parties du monde seront occupées ou exploitées par l'homme, et la situation sera devenue critique en ce qui concerne les ressources naturelles à la disposition de l'humanité. C'est alors l'aménagement économe de la planète, et non l'exploitation des ressources naturelles, qui conditionnera la survivance de l'espèce humaine. [...] L'homme restera toujours marié à la terre, son unique source de subsistance.»

Benjamin Chaix

LA TRIBUNE DE GENÈVE